

MARTINE BERTON

LE BUFFET DE NOËL

Un conte de Noël pour tous



Illustrations : Maeva AUDOIN

Toute blanche dans la nuit brune

La neige tombe en voletant.

*Ô pâquerettes ! Une à une,
Toutes blanches dans la nuit brune.*

Qui donc là-haut plume la lune ?

Ô frais duvet ! Flocons flottants !

Toute blanche dans la nuit brune,

La neige tombe en voletant.

Jean Richepin

Le vœu de Myriam



— Mimi, dépêche-toi ! Si Sœur Angèle nous surprend encore dehors, on peut dire adieu au goûter. Et moi, sans quatre-heures, je deviens dangereux.

Malgré elle, Myriam sourit. Pierrot avait beau être le plus âgé des deux, il n'était vraiment redoutable que devant une assiette vide. À dix ans, il dépassait Myriam d'une tête et cachait sa timidité sous des airs de grand garçon. Il parlait vite, riait fort et savait transformer la moindre inquiétude en plaisanterie. Depuis l'arrivée de Myriam aux Petits Anges, il était le seul à pouvoir encore lui arracher un rire.

Il avait neigé toute la journée, et il neigeait encore. Le toit de l'orphelinat, la margelle du puits et les arabesques du grand portail semblaient enveloppés de coton. Les flocons se posaient sur le bonnet de Myriam, sur ses deux longues tresses noires et sur les manches de son manteau rouge. D'ordinaire, elle aurait tendu la langue pour les attraper. Ce soir-là, elle ne voyait dans la neige que le souvenir d'un autre hiver.

Avant, il y avait eu les bonshommes de neige coiffés de la casquette de papy André. Il y avait eu les chocolats fumants, les biscuits de mamie Jeanne et la voix de maman Kathy, qui chantait faux en décorant le sapin. Avant, la maison sentait la cannelle et le feu de bois. Puis un accident avait emporté, le même soir, Kathy, Jeanne et André. Myriam, restée dormir chez une camarade, avait survécu à cette nuit qui avait effacé presque toute sa famille. Son père était mort d'une maladie soudaine lorsqu'elle n'avait

que deux ans. À sept ans, elle s'était retrouvée aux Petits Anges avec une petite valise et trop de silence dans le cœur.

— Myriam ! Pierrot ! Rentrez immédiatement ! Vous allez finir changés en statues de glace !

La voix de Sœur Angèle traversa la cour. Myriam l'entendit, mais ses doigts restèrent serrés autour d'un barreau du portail. Elle leva vers le ciel ses yeux d'un bleu presque irréel. Des ronds de vapeur s'échappaient de sa bouche.

— Papa Noël, murmura-t-elle, je te promets de ne plus cacher mes chaussettes sous mon lit et de manger la soupe, même celle aux poireaux. Mais, s'il te plaît, ramène-moi maman. Elle ne doit pas habiter très loin de chez toi puisqu'elle est montée au ciel avec mamie Jeanne et papy André.

Pierrot détourna pudiquement les yeux. Il savait qu'il ne fallait jamais regarder trop longtemps quelqu'un qui pleure : cela donne l'impression qu'on lui vole son chagrin. Alors il tira doucement sur la manche de Myriam.

— Puisque tu lui parles, demande-lui aussi s'il pourrait échanger mon orange de Noël contre un chien. Pas forcément un chien neuf. Même un vieux, même un qui ronfle. Je ne suis pas difficile.

Pierrot n'avait jamais connu ses parents. On l'avait confié à l'orphelinat lorsqu'il était bébé. Derrière ses plaisanteries et son solide appétit, il portait lui aussi une place vide, une place dont il ne parlait jamais. Myriam glissa sa main glacée dans la sienne.

— Les chiens sont interdits aux Petits Anges.

— Je sais. Mais quand le Père Noël t'aura trouvé une famille, j'irai vivre chez toi. Et ton chien sera un peu le mien.

L'idée était immense, invraisemblable et pourtant assez belle pour les réchauffer. Ils coururent vers Sœur Angèle, qui les attendait sur le perron en feignant la sévérité. La religieuse ouvrit les bras et les enferma tous les deux dans son grand châle noir.



En les regardant rentrer, Sœur Angèle pensa que certains vœux étaient trop lourds pour un traîneau. Il leur fallait parfois emprunter des chemins plus lents, passer par une boutique oubliée, un meuble silencieux et le cœur d'une femme qui ne croyait plus à Noël.

Annie



Ce même soir, à quelques rues de là, Annie Latour dégustait un thé au jasmin et à la cannelle au salon Chez Gina. La tasse lui réchauffait les mains sans parvenir à dissiper le froid installé en elle depuis deux ans. En face, son amie Hélène remuait son infusion avec l'énergie de quelqu'un qui aurait volontiers corrigé le destin à coups de petite cuillère.

— Tu n'as presque rien dit depuis que nous sommes assises. Si tu continues, je vais devoir parler pour deux, et tu sais que j'en suis capable.

Annie esquissa un sourire. À quarante-deux ans, elle avait encore le visage fin et les longs cheveux noirs de sa jeunesse. Seules quelques mèches blanches et de petites rides au coin des yeux racontaient ce qu'elle avait traversé. Sur la vitre, les lumières de Noël se reflétaient en étoiles tremblantes.

Une mère et sa fille entrèrent en riant, bras dessus bras dessous, couvertes de flocons. Annie sentit sa poitrine se serrer. Elle revit Sonia, ses grands yeux clairs, sa manière de faire claquer sa langue lorsqu'elle était heureuse, ses colères aussi soudaines que ses élans de tendresse. Sonia aurait eu dix-sept ans. Deux années plus tôt, elle était partie avec son père acheter le dîner. Un conducteur qui avait trop bu les

avait percutés à quelques rues de la maison. Annie était devenue veuve et mère sans enfant en l'espace d'un appel téléphonique.

Quelques jours avant l'accident, elle avait enfin confié à Marc le secret qu'elle portait depuis l'adolescence. À quinze ans, un 24 décembre, Annie avait mis au monde une petite fille qu'elle n'avait pas eu les moyens d'élever. Elle l'avait tenue quelques heures contre elle, l'avait appelée Catherine dans le secret de son cœur, puis l'avait confiée aux services de l'enfance. Marc avait été bouleversé qu'elle lui ait caché cette naissance pendant vingt-cinq ans. Des mots trop durs avaient été prononcés. Ils n'avaient pas eu le temps de se demander pardon.

Depuis, Noël ramenait tout à la fois : le bébé abandonné, le silence de Marc, le rire de Sonia et la table dressée pour des absents. Hélène savait qu'Annie souffrait, mais elle ignorait encore l'origine la plus ancienne de cette douleur.

— Viens, déclara-t-elle soudain. Nous allons passer Chez Suong. J'ai repéré une lampe extraordinaire la semaine dernière.

— La dernière fois que tu as trouvé une lampe extraordinaire, elle ressemblait à un poulpe enrhumé.

— Justement. Celle-ci ressemble à son cousin.

Chez Suong était une boutique où les objets semblaient avoir choisi eux-mêmes leur place. Des éventails côtoyaient des réveils, des marionnettes observaient des théières, et une armée de vases se disputait l'étagère du fond. Monsieur Minh Suong rachetait des meubles anciens, vidait des greniers et redonnait une chance aux choses dont plus personne ne voulait.

Pendant qu'Hélène s'extasiait devant une lampe aux bras tortillés, Annie aperçut, entre un paravent et une pile de cadres, un petit buffet en bois cérusé bleu. Rien ne le distinguait vraiment des autres meubles. Il n'était ni précieux ni imposant. Pourtant, au moment où son regard se posa sur lui, le brouhaha de la boutique sembla s'éloigner.

Elle s'approcha. Le bleu du meuble avait la douceur d'un ciel d'hiver. Sous la patine, de fines traces dorées accrochaient la lumière. Annie posa les doigts sur une porte. Le bois était tiède.

— On ne peut pas empêcher les oiseaux de la tristesse de voler au-dessus de nos têtes, dit une voix derrière elle. Mais on peut les empêcher d'y construire leur nid.

Annie se retourna. Un vieil homme se tenait près d'elle. Il portait un gilet couleur miel et avait un regard si calme qu'elle eut l'impression d'être reconnue.

— Ce meuble vous attendait, ajouta-t-il. Écoutez ce que votre cœur essaie de vous dire.

Le lendemain matin, le petit buffet entra dans la maison d'Annie. Bouldepoil, son vieux labrador, l'accueille avec la méfiance réservée aux aspirateurs, aux parapluies ouverts et aux objets qui prennent la place de son panier.

